

Roland. C. Wagner

Rêves
de Gloire

L'ATALANTE
Nantes

Les textes des chansons originales sont sous licence Creative Commons by-nc-nd.

La Casquette du père Bugeaud : chanson attribuée à Binder.

Illustration de couverture : Gilles Francescano

© Librairie L'Atalante, 2011

ISBN 978-2-84172-540-3

Librairie L'Atalante, 11 & 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes
www.l-atalante.com

Nous ne pouvons agir que dans le moment qui est le nôtre, parmi les hommes qui nous entourent.

Albert CAMUS, *L'Homme révolté*.

Ce bras qu'il a tant fait le salut militaire,
Ce bras qu'il a levé des sacs de pons de terre,
Ce bras qu'il a gagné des tas de baroufas,
Ce bras, ce bras d'honneur, oilà qu'y fait tchoufa!

Edmond BRUA, *Parodie du Cid*.

Il y a quelque chose que je ne veux pas faire : c'est une certaine qualité de rêve que je me refuse à provoquer, parce que je me suis rendu compte que c'était une chose... je ne dirai pas politique, je n'aime pas ce mot, mais disons que c'est une manière de combler un vide – un vide qu'il vaudrait mieux combler autrement. Il vaudrait mieux le combler par une certaine qualité de vie que par une certaine qualité de rêve... C'est pour cela que je préfère maintenant des bouquins qui obligerait les gens à prendre conscience. Mais c'est beaucoup plus difficile, parce que ce que les gens qui tiennent les leviers veulent, ce sont des livres qui apportent une certaine qualité de rêve qui permet d'éviter de donner cette qualité de vie.

Louis THIRION, interview.

MARE NOSTRUM

JE SUIS ALLÉ À LA POINTE PESCADE, comme dans la chanson, mais je n'avais avec moi ni vautriens ni ami marocain. Il n'y avait pas non plus la moindre trace d'une roue de feu dans le ciel.

La plage était déserte en cette saison. La peinture blanche s'écaillait sur les planches de la buvette fermée. La mer bleu-vert ondulait doucement dans le soleil d'hiver. Quelques barques retournées reposaient sur le sable ; assis sur l'une d'elles, un vieil Arabe au crâne enturbanné de blanc buvait le thé en fumant une cigarette.

Je me suis senti étranger.

Je suis allé me planter face à la mer. La *Mare Nostrum* des anciens, chargée d'une histoire multimillénaire. Il faisait beau mais plutôt frais. Dans les montagnes, la neige avait atteint par endroits une jolie épaisseur ; la Kabylie et l'Aurès avaient décrété l'état d'urgence et réclamé l'aide internationale pour désenclaver les villages coupés du monde. Deux cents réservistes avaient quitté Alger le matin même en compagnie de cinq cents volontaires civils pour aller donner un coup de main. De son côté, la Tunisie envoyait des hélicoptères, et le Maroc du personnel médical.

La solidarité du Maghreb jouait une fois de plus, en dépit des antagonismes qui en opposaient les différents pays. Et la seule chose qui m'avait fait plaisir en ce foutu samedi matin était la rapidité avec laquelle on avait annoncé la participation de l'Algérois aux opérations de sauvetage et de déblaiement.

Au bout d'une dizaine de minutes, je me suis détourné du spectacle de la baie et de ses rochers. Là-bas, c'était la France, un pays désormais lointain et menaçant, une ombre inquiétante tapie au-delà de l'horizon. Je lui ai tourné le dos et je suis remonté vers ma voiture.

J'arrivais sur le parking lorsque je l'ai vu.

Debout au bord de la route, vêtu d'un costume blanc, appuyé sur une canne toute simple à côté de laquelle une bouteille métallique scintillait dans la lumière du matin, il regardait vers moi. À quelques mètres de là, une grosse Mercedes aussi blanche que ses vêtements était garée près de ma deux-chevaux – qu'un homme de haute taille en complet veston noir contemplait d'un air pensif en tirant sur une cigarette. Il m'a lancé un bref coup d'œil avant de reporter ostensiblement son attention sur ma voiture.

Le vieillard a fait deux pas dans ma direction. J'ai ressenti une impression de déjà-vu. Ou de déjà-lu.

C'était étrange, cet homme en blanc et la plage vide, le chauffeur discret et le pêcheur nonchalant.

C'était étrange, et il manquait quelque chose.

Je suis allé à la rencontre du vieil homme. Je me suis incliné, la main sur le cœur.

« Bonjour, monsieur Camus. »

Le 17 octobre 1960 à 11 h 54 du matin, la DS présidentielle fut prise sous le feu d'une mitrailleuse lourde dissimulée dans un camion à la Croix de Berny. Le Général décéda quelques instants plus tard sur ces dernières paroles : « On aurait dû passer par le Petit-Clamart. Quelle chienlit... »

L'attentat ne fut jamais revendiqué et ses auteurs demeurent à ce jour inconnus.

Pascal BAROYER,
De Gaulle, l'homme de la situation (1971).

EXACT, j'ai fait partie du tout premier groupe de gens qui a entouré ce bon vieux Tim quand il est passé par Paris, à la fin du printemps 64.

C'était une drôle d'époque. Et pas seulement à cause de la guerre. L'attentat raté contre Kennedy avait rappelé à tout le monde chez nous la mort du Général, et pas mal de responsables politiques faisaient dans leur froc, parce que des attentats, y en avait toujours.

J'avais dix-huit ans et je cherchais du boulot en attendant de recevoir le papier. Je me suis retrouvé en train de faire la plonge au Ritz – ouaip, le grand hôtel.

J'y suis pas resté bien longtemps, notez bien. Ça faisait pas une semaine que je récurais les bassines quand Tim s'est pointé.

Et, aussitôt, ç'a été magique.

Moi, je l'ai pas su tout de suite. Les valets et les femmes de chambre, eux, ont été au courant dès le deuxième jour. Enfin, plus ou moins, vu qu'ils risquaient pas de piger quoi que ce soit avant d'avoir connu la Gloire. Ils savaient qu'y avait quelque chose de pas normal, mais ça allait pas plus loin.

Et puis des trucs bizarres ont commencé à se produire. Doucement, au début. Y a eu cette rumeur au sujet d'une femme de chambre qui se baladait à poil dans un couloir de l'hôtel sur le coup de trois heures du matin. Je crois que c'était pendant la troisième nuit que Tim a passée au Ritz.

Après, on a eu droit à une histoire de draps déchirés. *Curieusement* déchirés. Et certains des employés se sont mis à employer des mots bizarres et à parler par allusions. J'avais repéré ces moments de connivence entre ceux-qui-savaient à cause du rire niais que ça déclenchait chez eux.

Visiblement, c'était contagieux, parce que, les clients, ils étaient eux aussi touchés par cette... ouaip, cette vague d'étrangeté et de mystère. Surtout ceux qu'étaient au même étage que le vieux Tim. C'est comme ça qu'une comtesse italienne a rappliqué dans les cuisines en chemise de nuit pour réclamer je sais plus quel plat au nom pas possible. On a eu un mal fou à la calmer. Ensuite, elle a eu l'air ailleurs. C'était vraiment très bizarre, et ceux-qui-savaient ricanait de plus belle comme des crétins.

Mais le truc le plus étrange, c'était la disparition des boîtes de sucre en morceaux. On avait beau les cacher, les mettre sous clé, elles finissaient toujours par s'évaporer.

IL EST ARRIVÉ pieds nus dans la neige, je te jure. C'était ça qui te marquait le plus : ça gelait, et le gars il avait pas de chaussures, même pas de chaussettes – rien !

Bon, ses pieds, ils étaient pas beaux à voir. Mais il disait qu'ils ne le faisaient pas souffrir. Et il avait une sacrée épaisseur de corne dessous. Ça devait aider.

Il a demandé si on pouvait lui donner quelque chose à manger. C'est vrai qu'il était maigre. On voyait bien que ses joues étaient creuses sous sa barbe. Alors on lui a servi de la chorba, on n'avait que ça. Il a mangé, juste assez lentement pour donner l'impression qu'il n'était pas affamé, et puis il nous a remerciés,

la main sur le cœur. Il connaissait les manières, pas fréquent chez un Francaoui.

Quelqu'un lui a demandé s'il n'avait pas peur de se promener tout seul dans le coin. Il était français, dans une zone où la France ne contrôlait plus rien depuis que l'armée avait évacué l'Aurès, à la fin de l'automne.

Je n'oublierai jamais sa réponse. Il a regardé celui qui venait de poser la question, et il a dit, le regard brillant et le sourire aux lèvres :

« Si je dois mourir, je mourrai. Ma destinée ne m'appartient plus. En me défaisant de mes biens matériels, en partant nu sur les chemins, je suis allé à la rencontre de Dieu et j'ai remis mon sort entre ses mains. »

Ce n'est pas tous les jours que la chance fait qu'un prophète frappe à ta porte, bon, peut-être pas *le* Prophète, mais un genre de prophète tout de même, un prophète pour les gens comme nous, qu'Allah et le FLN avaient abandonnés.

Alors moi je dis respect, *khouya*. Respect pour le saint homme venu nous apporter la sainte parole. Et tous les gens de la mechta ont éprouvé le même respect. Et ils l'ont écouté prêcher. Et leur vie, notre vie, en a été changée à jamais.

سطيف

AÏSSA M'A DIT : « Toi, tu sais écrire le français, alors tu prendras le seau et le pinceau. » Et on est partis tous les quatre dans la nuit : Kaci, Kader, Aïssa et moi.

Aïssa, c'est une tête. Il a quinze ans de plus que nous : un petit homme mince et musclé avec une fine moustache noire. Il s'habille à l'européenne, il dit que c'est pour moins se faire remarquer. Mais qu'il porte une gandoura ou un complet veston, un Arabe reste un Arabe, ça aussi il le dit.

« Demain, c'est jour de marché, dit Aïssa. Tout le monde verra ce que tu écriras, alors ne fais pas de fautes. »

Je hausse les épaules. Je suis allé à l'école française jusqu'à dix ans, il y avait une institutrice dans mon douar qui enseignait à soixante gamins, mademoiselle Lamarque, je l'aimais bien.

On marche un moment sur la route de Constantine sans croiser personne. Kaci parle à voix basse de « sa » guerre, il s'est battu en Italie et en France, et là-bas les gens ne sont pas comme ici. Il répète plusieurs fois qu'il n'avait pas l'impression d'être un Arabe, et Kader finit par lui rappeler qu'il est kabyle, comme lui, comme moi.

Aïssa, lui, c'est un Arabe de Mechta Kebira, un bled agricole du Constantinois. Mais ça fait longtemps qu'il n'a pas mis les pieds là-bas, allez savoir pourquoi.

À une demi-heure de marche de la ville, Aïssa s'arrête et désigne la route. « Tu vas peindre ici. »

On n'y voit pas grand-chose, mais Aïssa a apporté une lampe avec laquelle il m'éclaire pendant que je trace une à une les lettres à la peinture blanche sur le goudron noir :

RIEN NE POURRA TRANSFORMER UN ARABE EN FRANÇAIS

Quand j'ai fini, je me redresse et je vérifie que je n'ai pas fait de faute. Ça a l'air d'aller. Je trouve un peu bizarre d'écrire ça sur la route si loin de la ville, mais Aïssa sait ce qu'il fait, il connaît du monde, des gens du PPA, le Parti du peuple algérien de Messali Hadj, qui a déjà des centaines de milliers de membres dans toute l'Algérie.

Ici, à Sétif, on a moins souffert qu'ailleurs, la région est riche grâce à ses champs de blé, et tout le monde en profite plus ou moins. D'après Aïssa, ça n'empêche pas le PPA d'y être déjà bien implanté, et la manifestation de demain va le prouver aux yeux du monde.

On retourne vers la ville et je peins un slogan partout où Aïssa me dit de le faire. Il en a toute une réserve, certains que je connais bien, d'autres nettement plus radicaux que je n'ai jamais vus. J'ai les mains qui tremblent un peu et je crois que j'ai fait une ou deux fautes. Tant pis.

Pendant ce temps, Aïssa répète pourquoi on doit faire ce qu'on fait, il rabâche qu'on a des droits, c'est le moment de les réclamer, les Alliés ont vaincu les nazis, le *président des États-Unis*, enfin l'ancien, celui qui est mort, a dit que les peuples avaient le droit de disposer d'eux-mêmes...

Et il parle, il parle, et enfin le seau est vide. Je m'en débarasse, je jette le pinceau avec et on rentre se coucher.

« Rendez-vous à la gare à partir de huit heures, dit Aïssa quand on se sépare. Demain, on fêtera la capitulation de l'Allemagne. » Il lance un regard perçant à Kaci. « Quel meilleur jour pour montrer que nous existons et ce que nous voulons ? »

Kaci reste silencieux, il se balance légèrement d'un pied sur l'autre. Puis ses yeux s'éclairent et il dit : « Ce sera un honneur pour moi de porter le drapeau vert et blanc. »

Demain sera un grand jour.

DANSE (ET TU N'AURAS PLUS PEUR)

Quand l'anxiété commence à monter
 Quand l'avenir te paraît bouché
 Quand il faudra que tu hésites
 Entre la violence et la fuite

Danse (Et tu n'auras plus peur)

Quand tu auras reçu le papier
 Et que les choses vont s'accélérer
 Quand on te donnera un Lebel
 Pour t'envoyer dans le djebel

Danse (Et tu n'auras plus peur)

Allez danse !

Quand les balles se mettront à pleuvoir
 Et que tu trébucheras dans le noir
 Quand le couteau se sera levé

Tu n'auras plus nulle part où aller
Alors danse danse danse
Pour chasser la peur

C'EST L'HISTOIRE D'UN DISQUE entrevu sur un site de vente aux enchères. Un quarante-cinq tours sorti à Alger vers la fin des soixante, mis en ligne quelques instants plus tôt, mots clés *Algiers 60s psych*. Pochette bariolée avenante, annoncé en bon état, prix de départ : quinze dollars. Le nom du groupe m'était inconnu, mais nul ne peut prétendre tout savoir, même au sujet de domaines aussi restreints que le rock psychodélique français ou la musique vautrienne algéroise.

Les Glorieux Fellaghas... Il fallait oser. *Rêves de Gloire/ Regarde vers l'Orient...* De mieux en mieux. Et le label s'appelait Les Disques de Tim... Voilà qui commençait à ressembler à une pièce de collection méconnue. J'ai consulté deux ou trois bouquins, effectué une recherche sur la toile, passé plusieurs coups de fil – en vain. Ce disque n'était répertorié nulle part, personne ne l'avait jamais vu passer.

Le vendeur était un Marseillais avec quelque quatre cents opinions positives – et pas une seule négative. Mon site de vente aux enchères préféré permet en effet aux clients et aux vendeurs de laisser leur avis une fois la transaction terminée. Le système n'est pas parfait, mais sa fiabilité me suffit. Dans ce cas précis, un coup d'œil au contenu des avis ainsi qu'aux objets relatifs m'a permis de constater que j'avais affaire à un spécialiste du punk européen.

Pas de problème : il ignorait autant que moi la véritable valeur de ce simple.

Je n'avais pas l'intention d'enchérir tout de suite. La vente devait durer une semaine. Je reviendrais juste avant la clôture et je tenterais ma chance si le prix atteint par le quarante-cinq tours n'avait pas déjà crevé mon plafond. Je pouvais mettre jusqu'à cinq ou six cents dollars. Au siècle dernier, ça aurait largement

suffi, mais les prix ont bien monté depuis que les collectionneurs américains se sont entichés du psycho algérois, qu'ils ont découvert grâce au réseau.

Je suis passé à autre chose. Une heure plus tard, en triant un lot de trente-trois tours acheté la veille, je suis tombé sur un exemplaire mangé aux mites de *Bons voyages avec les Cravates à Pois*, disque mythique s'il en est. Il n'est pas très courant en Algérois, mais on peut facilement en trouver une copie en bon état sur la toile, et pour un prix tout à fait raisonnable. Le mien, je l'avais payé un franc cinquante au milieu des soixante-dix chez un disquaire d'occasion de la casbah.

La première face commence par *Regarde vers Lorient*, un court morceau avec des chœurs très graves à la manière des chants tibétains. L'apostrophe et la majuscule mises à part, c'était aussi l'un des titres des Glorieux Fellaghas. Pris d'un doute quant à l'orthographe exacte, je suis retourné voir la page du quarante-cinq tours.

Les enchères étaient closes. L'objet avait été retiré de la vente parce qu'il n'était « plus disponible ».

Quelqu'un avait donc fait une offre en sous-main. Sans doute une très grosse offre. J'aurais dû y penser.

Quelqu'un qui connaissait la valeur de ce disque et était prêt à transgresser les règles du site – les ventes directes sont interdites – ainsi qu'à sans doute allonger une belle somme.

Bon, tant pis. Ça serait pour la prochaine fois. Il existait forcément d'autres exemplaires de cette galette, et l'un d'eux finirait bien par faire surface.

Comme j'étais vraiment curieux de savoir si le morceau des Glorieux Fellaghas était une reprise de celui des Cravates à Pois, j'ai envoyé un mot au vendeur pour lui poser la question. Il ne m'a jamais répondu.

Au cours des mois qui ont suivi, j'ai continué à chercher des informations au sujet du groupe. Sans plus de succès que le premier jour. Et pareil pour la maison de disques. Il s'agissait clairement d'une autoproduction, ce qui suggérerait un tirage minuscule.

Si j'avais eu le vinyle entre les mains, j'aurais pu identifier la presse employée. Il n'y en avait pas tant à Alger dans les soixante, peut-être une douzaine, dont la moitié plutôt artisanales.

J'avais copié sur mon disque dur les clichés zéro-un des deux côtés de la pochette. Ils n'étaient pas de très bonne qualité mais, en agrandissant le dos, j'ai réussi à deviner le nom de l'imprimeur : G. Cesjnek, Hydra. Comme la boîte existe toujours et que j'ai un cousin qui connaît très bien la chef comptable, j'ai pu avoir accès aux archives. Au bout de trois jours, je me suis avoué vaincu : soit la facture avait disparu, soit il n'y avait jamais eu de facture.

J'ai réussi à obtenir un rendez-vous avec le vieux Cesjnek, ce qui n'était pas facile car il voyageait beaucoup à l'étranger depuis qu'il avait pris sa retraite. Il m'a reçu pour ainsi dire entre deux avions, dans un petit appartement de Belcourt, m'a offert l'anisette, une pointe d'accent slave perçant toujours dans sa voix lente et paisible.

Il ne conservait aucun souvenir d'un tel travail.

« On prenait beaucoup de petits boulots, au début. Tout ce qui se présentait, en fait. J'ai imprimé pas mal de choses pour des vautriens – des pochettes de disque, des affiches, des tracts... Je ne gagnais pas grand-chose parce que je leur faisais des prix. Si vous me montriez cette pochette, ça me reviendrait peut-être... »

J'ai produit le tirage couleur du cliché récupéré sur la toile, mais, non, décidément, ça ne lui disait rien du tout. Un employé avait peut-être effectué l'impression en douce pour rendre service à quelqu'un.

Nous avons bavardé un long moment. J'étais ravi de pouvoir satisfaire ma curiosité professionnelle et de collectionneur. Le vieux Cesjnek avait un paquet d'histoires et d'anecdotes à raconter. Arrivé peu avant la Partition, il a fondé son entreprise dans les mois qui l'ont suivie, grâce aux subventions qui inondaient l'enclave à ce moment-là. Les débuts ont été un peu difficiles, la suite beaucoup moins. L'imprimerie Cesjnek a été l'un des grands bénéficiaires de l'Indépendance; équipée du matériel le

plus moderne, c'est elle que la Commune a choisie pour réaliser les publications officielles algéroises. Le vieil homme avait donc rencontré pas mal de – beau – monde.

« Après son retour au pays, monsieur Albert a pris l'habitude de venir chercher le premier exemplaire tout frais sorti des presses de chacun de ses livres. On buvait une anisette pendant qu'il le feuilletait à la recherche de *la* coquille. Il ne s'en allait pas avant de l'avoir trouvée. Quand Mayzic a réédité *La Peste*, en 95, on s'est retrouvés pétés comme des coings : on dirait bien que ce livre n'a pas de coquille. En tout cas, personne n'est arrivé à la trouver jusqu'ici. »

J'étais sur le point de partir quand le vieil homme a posé la main sur mon épaule. « Pour votre pochette, demandez donc à Fred Bondo. Il a traité directement avec les clients quand j'ai dû m'arrêter quelques mois, au milieu de l'année 69, et je sais qu'il n'est pas aussi rigoureux que moi au sujet de la paperasse. Il habite près du jardin Marengo et il est dans l'annuaire. »

J'ai appelé Fred Bondo, qui m'a donné rendez-vous à la buvette du jardin le même jour en fin d'après-midi. Un vent léger agitait les plus hauts palmiers quand je suis arrivé. L'air était humide, avec un parfum salé. J'avais beaucoup marché et j'étais fatigué.

Un bonhomme chauve assis à une table m'a fait signe. Je l'ai rejoint, nous nous sommes présentés, puis salués, et j'ai pris place face à lui. Je lui ai offert une anisette, puis nous avons bavardé de la pluie et du beau temps en la sirotant sous le feuillage bruissant d'un bellombra. C'était un après-midi de printemps, tiède et lumineux. Au bout d'un moment, je suis entré dans le vif du sujet. J'ai cru voir un non commencer à se dessiner sur ses lèvres, mais il a dit : « Montrez-moi ça. »

J'ai déroulé le tirage d'imprimante et je le lui ai tendu. Il l'a regardé d'un drôle d'air, comme on regarde quelqu'un que l'on pensait ne jamais revoir.

« Le vieux ne s'est pas trompé : j'ai bien traité cette commande. Un tout petit truc, cinquante exemplaires, pas plus. Et ils

voulaient du boulot soigné pour que les détails les plus fins soient visibles avec une loupe.

— Quel genre de détails ? »

Il a agité le papier. L'image de la pochette s'est gondolée.

« Ils m'ont dit que l'original était à un format incroyable – peut-être deux mètres sur deux. Sans rire. Moi, je n'ai vu que des films destinés à l'impression. De très bonne qualité, soit dit en passant. Je me souviens que je me suis demandé où ils avaient bien pu les faire réaliser. Pas de ce côté-ci de la Méditerranée, en tout cas. Il n'y avait pas le matériel nécessaire.

— Et le dos ? Que représentait-il ? »

Son regard est devenu vague, une impression accentuée par son début de cataracte.

« Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il y avait des visages, des symboles, des lettres et même des mots. Ça ressemblait à un mélange de plusieurs de ces jeux qu'on trouve dans les journaux pour les gosses. »

Ça correspondait à l'image récupérée sur le site d'enchères.

J'ai demandé : « Vous vous rappelez qui a commandé ce travail ? »

Il a froncé les sourcils. « Des vautriens – ça, j'en suis sûr. Et je ne les ai vus que cette fois-là. Mais le reste... C'était il y a plus de trente ans.

— Combien étaient-ils ? »

Il a hésité.

« Trois. Deux gars et une fille. » Il m'a lancé un regard méfiant. « Oui, c'est ça. Et la fille devait être rousse. Vous leur voulez quoi, au juste ? »

J'ai posé la main à plat sur la pochette. « Je cherche ce disque. Dans le cas de tout petits tirages, le meilleur moyen, c'est de retrouver ceux qui l'ont enregistré, ou pressé. »

Il a émis un grognement amusé. « Purée, vous êtes un vrai pro du disque, hein ? »

— J'essaye. Une autre anisette ?

— C'est pas de refus. »

Je n'avais pas avancé d'un pouce, sauf sur un point : je connaissais désormais le nombre de pochettes imprimées, un bon indice de la rareté du disque. Je comprenais mieux comment il avait pu échapper aux collectionneurs les plus férus de musique vautreienne. Les éventuels pressages d'essai mis de côté, avec cinquante exemplaires, il entraît tout droit dans les dix premiers du hit-parade des quarante-cinq tours algérois introuvables.

C'était la pièce manquante. Le Graal.

Il me fallait ce disque.

C'EST ICI, à quelques pas de l'hôpital Maillot, qu'un vieil immeuble abrite de bien curieux locataires : des « vautreïens ».

Ils sont sales et pleins de poux. Arrivés après la fin des Événements, ils semblent se plaire à Alger.

« Les vautreïens de Bab-el-Oued sont pacifistes et non-violents, déclare Sam l'Étincelle, un grand jeune homme blond né à Lyon. Ils croient dans la tolérance et dans le dialogue. Et les gens d'ici les apprécient. »

Le moutchou au coin de la rue approuve vigoureusement.

« Oui, ils sont gentils. Pas beaucoup d'argent, mais honnêtes. Et le respect. »

D'autres sont d'un avis différent. On raconte notamment que les vautreïens consommeraient et trafiqueraient de la drogue.

« Pas du tout, répond la belle Osiris derrière son rideau de cheveux bruns. Nous vivons dans le péché, mais dans la légalité, et nous buvons du chouchen en attendant la fin du Vieux Monde. »

Ce motif revient souvent chez les vautreïens. Le Vieux Monde, c'est le monde d'avant, celui qui est appelé à finir, à céder la place à la Paix universelle.

« Chassons cette secte millénariste d'Alger la chrétienne ! dit l'archevêque d'Alger. Ces jeunes métropolitains dépravés donnent le mauvais exemple à la jeunesse algéroise. »

Néanmoins, ces quelques dizaines de doux rêveurs prônant la non-violence semblent bien inoffensifs en comparaison des terroristes dont les attentats ensanglantaient encore nos rues il n'y a pas si longtemps. Après tant d'années de violence aveugle, n'est-il pas naturel de souhaiter que la paix règne en Algérois et partout ailleurs dans le monde ?

L'Algérois, décembre 1965.

J'AVAIS TOUT JUSTE CINQ ANS et je m'accrochais à la jupe de ma mère en regardant les gens qui passaient. Une longue colonne de gens avec des ballots et des balluchons, encadrés par des soldats en armes.

C'était excitant. C'était effrayant.

Je ne comprenais pas ce qui se déroulait sous mes yeux, pourquoi tous ces gens montaient à pied la rampe Vallée dans la lumière de l'automne. Autour de moi, d'autres gens criaient, riaient, pleuraient et faisaient des gestes menaçants ou de réconfort.

J'avais cinq ans et la guerre venait de se terminer. Les claquements des pétards avaient remplacé ceux des coups de feu, et les explosions des feux d'artifice celles des attentats à la bombe, mais passé minuit les nuits étaient calmes et silencieuses.

J'ai demandé à ma mère où allaient tous ces gens. Elle a secoué la tête sans répondre. J'ai insisté. Elle m'a regardé un instant, l'air triste, puis elle a dit, très vite : « Ce sont les habitants de la casbah. On les emmène... en Algérie.

— Mais c'est ici, l'Algérie !

— Non, ici, c'est l'Algérois, un département français. L'Algérie commence après Boufarik.

— Blida... c'est en Algérie ?

— Maintenant, oui. »

J'ai désigné les gens qui passaient. « Alors ils vont peut-être à Blida.

— Oui, peut-être...

— Ou à Ménerville. »

Son regard s'est voilé derrière ses lunettes. « Ils vont là où ils vont, et ça ne nous regarde plus. » Et elle m'a pris la main pour me guider hors de la foule massée sur le trottoir, dans la lumière aveuglante qui se déversait du ciel surchauffé.

Tandis qu'elle m'entraînait vers l'ombre d'une petite rue, j'avais la tête tournée en arrière et je regardais les habitants de la casbah en route vers leur nouvelle demeure inconnue. Puis mes yeux ont rencontré ceux d'une fillette de mon âge, brillants de larmes dans son visage sale, et je n'ai plus regardé derrière moi.

AFFIRMATIF, MON GÉNÉRAL, j'étais bien à Alger la nuit du Soulèvement. J'avais le grade de sous-lieutenant, à l'époque. J'avais fait le Tchad et j'étais sur la frontière algéroise en mars 74.

Affirmatif, c'est là que j'ai été blessé, mon colonel. Après, avec ma patte folle, je ne pouvais plus crapahuter comme avant, vous pensez ! Alors on m'a nommé assistant administratif de l'officier supérieur qui commandait la caserne de la Légion en banlieue d'Alger. Un poste de tout repos.

Ce jour-là, vers vingt heures, j'étais en train de dîner quand on est venu me chercher. Le colonel avait été informé que la population d'Alger se rassemblait sur la place du Gouvernement, comme au temps des Événements.

« Ce n'est pas bon signe, lieutenant », voilà ce qu'il m'a dit lorsque je suis arrivé. Puis il a hoché la tête d'un air sinistre avant d'ajouter : « Je n'aimerais pas devoir faire tirer sur des civils, lieutenant. C'est pourquoi j'ai décidé de ne pas bouger sans un ordre de Paris. »

Ensuite, il a appelé le ministre de la Défense, qui n'était pas là, et puis le Premier ministre, qui « dînait en ville ».

Il allait essayer de joindre l'Élysée lorsque la ligne a été coupée.

Les deux anciens sont arrivés juste après. J'ai oublié leurs noms, si je les ai jamais sus. Un colonel et un adjudant-chef, tous

les deux à la retraite depuis belle lurette. Je dirais entre cinquante-cinq et soixante ans tous les deux. Ils étaient en uniforme de cérémonie, avec toutes leurs décorations de vétérans de la guerre d'Algérie, de celle d'Indochine ; l'adjudant-chef, qui portait une caisse de champagne, avait une légère pointe d'accent allemand ou polonais.

Ils nous ont offert à boire. Les circonstances étant ce qu'elles étaient, ça tombait mal.

Affirmatif, mon colonel, ils avaient deux gamins avec eux. Pas la moindre idée de qui ils étaient ni de ce qu'ils fichaient là. Leurs fils, peut-être, allez savoir ! Deux jeunes gens chevelus et mal habillés comme ils l'étaient tous en ce temps-là. Ils n'ont rien fait de spécial, à part peut-être fumer de la drogue, comme tous les jeunes, mais s'ils l'ont fait, je n'ai rien vu.

Affirmatif, mon général. Le colonel à la retraite et mon supérieur se sont isolés dans un bureau pour discuter de la situation. Un peu plus tard, ils m'ont demandé de les rejoindre.

Négatif, mon colonel. Ils n'étaient pas saouls. Ils avaient bu deux verres de champagne tout au plus.

« Lieutenant, m'a dit mon colonel, l'heure est grave. Le colonel T. ici présent vient de me demander de ne pas intervenir dans les événements en cours.

— Ces gens sont des civils et ils n'ont pas d'arme pour la plupart, a dit le colonel en retraite. Des gosses comme les deux ahuris que vous avez vus. Vous tireriez sur des gosses désarmés, vous ? »

J'ai répondu que nous avions une mission et que cette mission était de servir la France. La question était de savoir comment nous la servirions le mieux. Je me souviens qu'à ce moment-là mon colonel m'a lancé un regard bizarre, comme si je venais de le surprendre.

Puis il s'est raidi, il a redressé la nuque et il a dit : « Beaucoup trop de sang a déjà coulé sur cette terre. Comment mieux servir notre pays qu'en évitant d'en faire couler un peu plus ? » Il s'est visiblement détendu. « Attendons donc de voir ce que va dire

Paris... quand quelqu'un là-bas daignera se soucier de ce qui se passe ici. »

Négatif, mon colonel. J'ignore totalement ce qu'est devenu le reste de la caisse de champagne. J'étais dans le bureau avec les deux colonels et nous suivions ce qui se passait sur Radio Alger, comme tous ceux qui n'étaient pas sur place.

Si je pense que nous aurions dû intervenir ? Eh bien, je n'en sais rien, mon général. Déjà, sur le moment, je n'en savais rien. C'était une question morale difficile car il fallait peser les conséquences de chaque option. Et le désordre paisible qui régnait dans l'enclave n'aidait pas à prendre une décision.

Affirmatif, mon colonel, il n'y avait qu'une seule caisse de champagne, et non de quoi saouler toute la compagnie comme on a pu le raconter çà et là.

EN JUILLET DE L'ANNÉE SUIVANTE, je me suis offert un voyage en Égypte. Je n'avais pas mis les pieds au Caire depuis le milieu des quatre-vingt-dix, mais j'y conservais des contacts dans le milieu du disque de collection. Qui m'avaient averti que c'était le bon moment pour faire des affaires. Selon eux, les bennes à ordures étaient pleines de vinyles au rebut ne demandant qu'à être ramassés.

La raison de cette corne d'abondance discographique était une campagne menée par une influente organisation de musulmans traditionalistes en faveur de l'interdiction de toutes les musiques « occidentales ». Alors pas mal de gens se débarrassaient des disques... douteux. Au cas où.

L'ambiance avait bien changé depuis mon dernier séjour. Dans les rues surchauffées du Caire, la tension imprégnait l'air avec autant d'insistance que les gaz d'échappement. La pollution à l'ozone devait atteindre des niveaux insalubres. J'essayais de respirer au maximum par les narines, mais elles devenaient douloureuses en s'asséchant et j'étais de temps à autre obligé d'avaler

une grande goulée de poussière mêlée de résidus de pétrole en suspension.

Je suis descendu dans un hôtel pour touristes, histoire d'avoir un minimum de confort. Je conservais un souvenir désagréable du boui-boui où j'avais été obligé de dormir lors de mon premier séjour, au début des quatre-vingt. Après avoir déjeuné au restaurant de l'établissement, j'ai passé deux ou trois coups de fil familiaux avant de sortir faire un tour.

C'était un quartier assez bourgeois d'immeubles récents construits dans un style plutôt international et séparés de la rue par d'étroits jardinets clôturés de grilles. Çà et là, une maison plus ancienne tranchait par son architecture orientale, et parfois son délabrement.

J'ai trouvé les premiers vinyles à deux cents mètres de l'hôtel. Trois albums d'une chanteuse pop libanaise oubliée depuis autant de décennies, posés contre une poubelle. Je les ai laissés où ils se trouvaient.

À quelques pas, une autre poubelle débordait de quarante-cinq tours. Sans pochette et en mauvais état. Je ne les ai même pas regardés en détail.

Quelques rues plus loin, je suis tombé sur un EP français des Rolling Stones et deux simples du groupe hollandais Deep Shocking Blue, le tout nickel. Voilà qui était déjà plus intéressant.

Quand je suis rentré à l'hôtel, je ne sentais peut-être pas très bon, mais j'avais rempli mon sac de pièces tout à fait sympathiques. J'ai pris une douche, je me suis changé et j'ai emporté mon butin chez Mélik, qui m'avait invité à dîner.

Mélik n'a qu'une passion dans l'existence, et elle a pour nom Om Kalsoum. Oui, la grande chanteuse des cinquante et des soixante, la « Voix de l'Égypte » de Nasser. Il a sans doute réuni l'une des plus grandes collections qui lui est consacrée. Et, comme tous les chineurs, il ramasse souvent des choses qui ne l'intéressent pas pour avoir une monnaie d'échange. Il a même tenu une boutique pendant quelques années, mais il a fini par laisser tomber parce que le commerce l'ennuie.

« Là, honnêtement, je suis débordé, a-t-il avoué au milieu du repas. Tu crois avoir trouvé des trésors ? » Il a désigné la pile de disques que j'avais apportée. « Ça, ce n'est *rien* ! » Il a ricané. « Et tu es en première ligne, mon ami. »

Mélik est parfois un chouïa cérémonieux. Sans doute une question d'éducation. Ça lui donne un côté raffiné, en un sens. Mais je le soupçonne d'aimer jouer l'Oriental archétypal et de ne pas se gêner pour en rajouter. Ses études, c'est à Londres qu'il les a faites, pas à l'université du Caire, et il en a rapporté un doctorat en sociologie, excusez du peu.

« Je te remercie de m'avoir mis sur le coup.

— Je suis ton obligé. On ne reverra jamais une occasion pareille. C'est un vrai phénomène de société. Et, ce qui m'inquiète, c'est que le discours est en train de tourner chez certains extrémistes à la diabolisation du vinyle lui-même. Ils en ont fait le symbole du mauvais usage du pétrole par l'Occident. » Il a soupiré avec un sourire en coin. « Mais, en réalité, tout le monde s'en fiche à part eux. C'est juste que ça fournit aux gens un prétexte pour jeter leurs vieux disques qui les encombrant. Nous aussi, nous avons le haut débit et des graveurs de zéro-un.

— Au niveau international, le numérique a plutôt relancé l'intérêt pour le vinyle d'époque – quelle que soit l'époque. Les cotes ont sacrément monté. Et le marché de la réédition se porte très bien en Europe.

— Sur vinyle ?

— Bien sûr. Quoi d'autre ?

— Ici, le zéro-un préenregistré a marché très fort dès la fin des quatre-vingt-dix. Parce qu'un simple lecteur de salon était abordable, alors que les graveurs étaient hors de prix. Seulement, même si le pays est sous-équipé, il y a pas mal de salons de toile, et tous proposent des graveurs ; alors ils payent une taxe forfaitaire qui est ensuite redistribuée.

— Pas bête. Et si tu as tout le matériel chez toi, ça ne te coûte rien ?

— Si, la taxe sur le graveur, et elle est assez élevée. Mais tout ça ne sauvera pas l'industrie discographique de mon pays. » Il a baissé les yeux. « Il y en a qui disent que c'est de la faute des Israéliens et de leurs foutues machines-à-danse. Ou de la pop libanaise. Ou du satané rock américain. » Il a relevé les yeux. « Tu vois, mon ami, je pense que notre nation est en train de perdre jusqu'à sa culture populaire, qui rayonnait autrefois dans tout le monde arabe. »

C'était la première fois que je le voyais si amer.

« Les gens ne cesseront pas pour autant de jouer de la musique.

— À condition qu'on les laisse faire, mon ami. »

Le lendemain, nous sommes partis à quatre à bord d'une camionnette. Outre Mélik et moi, il y avait là les deux types qui avaient racheté sa boutique quelques années plus tôt : Farid et Ahmed, habillés à l'européenne et nettement moins raffinés que je m'y serais attendu. Ils ont mis un certain temps avant de se dégeler, mais c'était surtout à cause de leur mauvais anglais.

Nous allions chercher un lot de disques réuni par un brocanteur du nord de la ville. Un petit bonhomme à fine moustache qui paraissait crever de trouille. Il n'a même pas discuté le prix. Comme si cette marchandise lui brûlait les doigts.

« Il a reçu des menaces, m'a dit Mélik tandis que nous chargeons la camionnette.

— Ça ne t'inquiète pas ? »

Il a haussé les épaules. « Rien de vraiment sérieux. Quelqu'un lui a juste dit qu'il mettrait le feu aux disques s'il ne s'en débarrassait pas. Ça s'est passé ce matin. »

J'ai trouvé qu'il prenait les choses à la légère, mais je n'ai rien dit. C'était son pays, il savait à quoi s'en tenir.

Le brocanteur suivant était nettement moins pressé de se séparer des quelque trois mille vinyles entassés dans une cabane derrière sa boutique. Il en demandait un bon prix, en dollars. Pendant que Mélik et Ahmed se chargeaient de marchander,

Farid et moi avons rapidement survolé une partie du lot, qui semblait principalement composé de pop locale des soixante-dix et quatre-vingt. J'ai repéré quelques pochettes susceptibles de faire un malheur sur le marché international auprès des amateurs de *sexy covers*, mais le reste était invendable.

« Bonnes pochettes, a dit Farid avec un clin d'œil en me montrant une fille voilée en bikini à franges.

— Tu ne vas pas vendre ça dans ta boutique ? »

Il m'a regardé un instant d'un air gêné, avant de me faire répéter ma question. « Oh, non ! J'ai un client, un Anglais. » Il a hésité, cherchant ses mots. « Il est très riche et il paye cher pour ça. »

Nous étions là depuis un bon quart d'heure quand j'ai découvert un carton de quarante-cinq tours de rock'n'roll des cinquante – essentiellement des pressages promotionnels égyptiens. Tous portaient un tampon à l'encre rouge : *Property of the Pyramid's Broadcasting Company, Suez Canal*.

J'ai donné un discret coup de coude à Farid. Ses yeux se sont arrondis quand il a vu le simple de Gene Vincent que je tenais. J'ai soufflé : « Il y en a deux cents comme ça.

— Alors on achète.

— Je ne te le fais pas dire. »

Il a acquiescé d'un air gourmand. « Allons-y. »

Nous avons rejoint les autres. Le prix demandé par le vendeur avait déjà baissé d'un tiers.

« Qu'en penses-tu ? m'a demandé Mélik.

— C'est trop cher.

— Et toi, tu en dis quoi ? a-t-il ajouté à l'intention de Farid.

— Pareil. Trop cher. »

Mélik a traduit nos réponses au brocanteur, qui s'est mis à gémir dans la plus pure tradition orientale. C'était reparti pour dix bonnes minutes de marchandage. En fin de compte, nous avons eu le lot pour un peu moins de la moitié du prix de départ – et la caisse de quarante-cinq tours valait à elle seule dix fois cette somme.